

Une grande oeuvre ratée

Michel Biron

Number 68, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85381ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2017). Review of [Une grande oeuvre ratée]. *L'Inconvénient*, (68), 45–47.

UNE GRANDE ŒUVRE RATÉE

Michel Biron

Peu de gens se souviennent de Jean Basile, l'auteur de la « trilogie des Mongols », parue à Montréal entre 1964 et 1970, qui regroupe trois des romans majeurs quoique méconnus de la Révolution tranquille. Fides vient d'en rééditer le premier volet, *La jument des Mongols*, avec une préface de Marie-Claire Blais, dont l'amour des jeunes marginaux s'apparente à celui de Jean Basile. On y voit « les trois J », Jérémie, Jonathan et Judith, ainsi que leur amie Armande, vivant au cœur d'un Montréal en pleine ébullition, dans un climat de débauche raffinée, comme des témoins de leur temps mais aussi des prophètes de notre époque. Car ces êtres de désirs, fascinés par le sexe, la nourriture, les tatouages, la poésie tout autant que la ville dont ils font leur territoire intime, se transforment sous nos yeux en barbares indifférents à la vie qu'ils avaient d'abord célébrée avec tant de génie. Ils sont sans pitié, sans peur, sans programme, et par là irrécupérables. La question du Québec, si obsédante dans les années 1960, ne les intéresse pas, ce qui explique sans doute pourquoi cette trilogie n'a pas frappé l'imaginaire national comme l'ont fait les romans d'Aquin ou de Ducharme.

Mais c'est aussi que Jean Basile est une sorte d'esthète comme il y en a peu dans la littérature québécoise : à l'opposé des écrivains joualisants – tout

comme des romanciers contemporains qui multiplient les marques d'oralité –, la littérature est pour lui un monde à part, porté par une langue riche, sûre d'elle, chargée de références à l'art mais jamais précieuse, érudite mais jamais abstraite, intellectuelle mais totalement incarnée, réaliste mais hantée par l'érotique et le démoniaque. Ce goût pour les arcanes du mal et de la perversion, Jean Basile ne cessera de le développer tout au long de sa vie d'écrivain et de journaliste.

Né Jean Basile Bezroudnoff à Paris en 1932, de père russe et de mère française, mort en 1992, Jean Basile est un écrivain migrant avant l'heure. Il arrive au Québec en 1960 et, même s'il devient chroniqueur culturel au *Devoir*, même s'il fréquente le milieu artistique québécois, sa vision du monde a peu à voir avec le grand récit d'émancipation nationale qu'on associe à cette période et à ce milieu. Pendant qu'éclate la crise d'Octobre, il lance avec des amis journalistes le magazine contre-culturel *Mainmise*, sous-titré *Organe québécois du rock international, de la pensée magique et du gay savoir*, où la jeunesse francophone de l'époque apprend les rudiments de la révolution sexuelle et le bon usage des drogues, à l'instar de la jeunesse états-unienne lisant *Village Voice* ou *Los Angeles Free Press*. Il appartient à une histoire littéraire parallèle,

underground si l'on veut, mais avec une élégance qui le situe dans la lignée de Proust ou de Genet bien plus que des écrivains beatniks.

À la croisée du dandysme et de la contre-culture, Jean Basile est fasciné par le mal et par l'art de la perversion. C'est ce que révèle encore plus nettement le très curieux roman inédit que les éditions Fides viennent de publier sous le titre *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile*, tiré de son incipit, et dont le titre initial était *Opus 666*, le chiffre du Diable. Robert Lévesque, qui signe une préface enthousiaste, compare ce « grand chef-d'œuvre en devenir » au *Doktor Faustus* de Thomas Mann, souligne la dette de l'auteur envers Proust et situe cet ultime roman dans le prolongement direct de l'hommage à Pasolini publié par Basile en 1983 mais passé complètement inaperçu, *Iconostase pour Pier Paolo Pasolini*.

Soyons clair : *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile* est une œuvre qu'on pourra aisément ranger dans la catégorie des livres ratés. Mais quel ratage ! C'est le projet le plus ambitieux de Jean Basile, qui, au début de sa rédaction en 1984, voulait en faire un livre de trois mille pages. Il l'abandonne en 1987 après en avoir rédigé environ la moitié. Il rêvait d'écrire non pas tant un roman qu'une vaste typologie de l'homosexualité masculine à travers le

JEAN BASILE

Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile



portrait de quatre garçons ayant vécu à Montréal dans les années 1960, c'est-à-dire à une époque où la sodomie était encore un crime. Le premier, Isabel Müller, porte un prénom féminin et incarne un jeune gaillard à cuir, commis à la Banque canadienne nationale le jour, débauché la nuit. Il invente des « lettres patentes écrites avec le sperme » pour un groupe d'hommes fascinés par la franc-maçonnerie et par les nazis, à qui il enseigne l'art de ne pas éjaculer. Le deuxième, Marcellin Gastineau, boiteux né à Plessisville, découvre sa laideur dans un sauna de New York où personne ne veut de son corps, puis devient un peintre médiocre, sûr de son infériorité. À l'inverse, Julien Perrot, fils de bourgeois et journaliste au *Devoir*, est né et a vécu dans un milieu aisé, longuement décrit dans le roman, ce qui donne lieu à des pages passionnantes sur *Le Devoir* de Gérard Filion tout comme sur le père de Julien, dégoûté mais fasciné par les mœurs de son fils, qui prend plaisir à le scandaliser. Enfin, Adolphe von Klein, ancien scout devenu vendeur de drogue, le moins saisissable des quatre protagonistes mais aussi le préféré du narrateur, qui se reconnaît dans sa pédophilie et dans son penchant pour la contemplation, a tous les dons, y compris celui de la fourberie.

À ce quatuor peu sympathique s'ajoute la figure à peine moins désagréable du narrateur, Jean Dupont. Malgré son « désir d'invisibilité », c'est

ce personnage au nom si banal qui est le plus présent, double de l'auteur. C'est lui qui ne parvient pas à se déshabiller sans honte, une sorte de des Esseintes vicieux et vieillissant qui se regarde durement, comme il regarde sans complaisance ses semblables : « Je suis vieux, certainement très vieux, et tout cela se décèle dans la chair si le squelette tient encore fermement. Mais je n'attache plus une importance indue à ces choses. Quand il s'agit de moi, de mon moi physique, dans la mesure où l'on peut me donner une forme définitive, la beauté n'est rien de plus que le son creux d'une flûte chinoise, qui ne me touche guère, même si j'attache une importance tracassière à vivre entouré d'harmonie. Mon déplaisir est pourrait-on dire historique. Il semble que nu l'homme est toujours le même, un animal vulgaire, un peu puant, immobile, nostalgique, sans autre histoire que celle de sa pénible évolution génétique. »

Jean Dupont habite un logement du ghetto McGill, qu'il loue à une Allemande, Leni Shulz, ancienne photographe nazie qui n'a jamais renoncé à son admiration pour l'uniforme et pour Goebbels, « meneur d'hommes exceptionnel ». Elle interdit à son locataire de recevoir des filles, mais elle aime bien voir défiler chez lui les jeunes garçons qui se présentent à toute heure du jour et de la nuit, la porte de son logement n'étant jamais verrouillée. C'est là qu'il reçoit les confidences de ses personnages, entouré de sa collection de livres romantiques allemands, de son piano Bechstein, de sa pipe à opium, de sa boule de cristal, de son jeu de *I Ching* et de quelques tableaux anciens. C'est là aussi qu'il écrit lentement, chaque soir, dans sa robe chinoise ouatée, ce qu'il appelle sa « biographie » plutôt que son roman. Nulle invention, répète-t-il à son lecteur pour le convaincre du sérieux de son entreprise : tout ce qu'il rapporte est véridique, même les révélations les plus intimes, les plus scabreuses ou les plus glauques. Et on le croit, tant les descriptions sont dépourvues de lyrisme, tristement pornographiques, en particulier lorsqu'il nous présente les toilettes sordides du YMCA fréquentées par Julien Perrot, ou les rituels sadomasochistes auxquels se livre Isabel Müller.

Ses protagonistes n'ont aucune grandeur, « aucune importance sociale ni historique » : leur seule force de caractère, si l'on peut dire, est d'être totalement incarnés au milieu d'une société qui ne voulait rien savoir du corps, car la Révolution tranquille, explique Jean Dupont, n'a rien changé à la Grande Noirceur sur ce plan : le corps y reste interdit ou absent. D'où l'extrême marginalité des quatre héros de *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile*, une marginalité qui n'est jamais revendiquée par ailleurs. Leurs désirs ne sont pas connectés aux débats politiques, au projet d'émancipation collective, à ce que le narrateur appelle de façon hautaine « l'humanité ordinaire ». Ce ne sont pas des êtres d'idées, comme les André Laurendeau et Jean Éthier-Blais qu'on voit apparaître ici et là. Seul compte le corps, et le corps désirant au mépris de tous les conformismes, le corps qui affronte le mal, c'est-à-dire la damnation « puisque c'est au fond le sujet de ce livre ».

Nous sommes ici dans l'ordre de la « pure passion sexuelle », étant entendu que toute passion « se doit d'être sexuelle et absolument sexuelle pour être absolument pure ». Exit les bons sentiments, exit les sentiments tout court, exit aussi la sexualité « normale », c'est-à-dire socialement acceptable : le narrateur n'a d'intérêt que pour le désir des hommes envers les hommes. Nous sommes du côté de chez Proust, mais un Proust qui n'en aurait que pour le baron de Charlus. Et les lecteurs qui espèreraient trouver dans son livre une audacieuse défense et illustration des droits des homosexuels à une période où « *it can't exist* », selon la devise maintes fois citée de la reine Victoria, n'aimeront sans doute pas une phrase comme celle-ci : « Le lecteur a compris que j'aime à voir dans l'homosexualité une "anormalité" ». Basile ajoute toutefois : « C'est là que je vois sa nécessité et sa beauté, en ce qu'elle touche le domaine de la perversité ou, si l'on veut un autre terme moins confondant, le domaine de la poésie indicible, celle des limites où le pouvoir créateur de l'homme individuel s'oppose féroce-ment et par tous les moyens, fussent-ils les plus souffrants, à la pression de la collectivité qui n'accepte que la ressemblance. »

Cette désinvolture à l'égard des règles sociales s'étend à la forme même que Jean Basile choisit de donner à ce roman sans intrigue, entièrement descriptif, proche de l'enquête journalistique. « Ce que j'ai écrit, ce que j'écris, je l'ai vu », affirme-t-il pour bien marquer la différence entre le témoignage et l'invention romanesque. Il résiste à la tentation d'embellir ou de dramatiser l'histoire de ses quatre protégés, à transformer leur vie en un combat. Aucun de ses personnages n'entre d'ailleurs en conflit direct avec sa société, pas même le très bourgeois Julien Perrot. La force de Jean Basile tient précisément au fait qu'il ne cherche pas à expliquer, à justifier leur désir : il se contente de l'observer, convaincu comme l'enseigne la psychanalyse maintes fois évoquée que la vie sexuelle permet d'accéder à la singularité la plus profonde de l'être humain.

Mais qui lira cette brique de près de huit cents pages au-delà des spécialistes des *gender studies* ? Est-ce parce qu'il a

pris conscience que son projet était insensé que Jean Basile s'est arrêté en cours de route, « victime de la discontinuité absolue » ? Est-ce parce que ses quatre personnages, si vrais soient-ils, lui ont semblé de plus en plus insignifiants une fois leur mystère arraché ? Est-ce parce que sa chère ville de Montréal, toujours présente dans ses romans, véritable patrie de l'auteur et sans doute son meilleur personnage, reste à jamais une cité sans gloire, « tout bonnement une ville américaine de second ordre » où les désirs de ses personnages ne peuvent que s'affadir ou, pire encore, s'avilir dans le sentimentalisme banal, comme Julien, dans la scène finale, tombé amoureux d'un danseur ? Est-ce parce que lui-même s'est vu vieillissant, « une peau de carton sur des os de cristal », dandy un peu ridicule tant il vit à l'ancienne, avec son beau langage, sa politesse exquise, sa culture classique, son opium qu'on dirait sorti du 19^e siècle ? Il y a en tout cas dans ce roman interminable quelque chose de prodigieusement inactuel qui

le rend à la fois extraordinairement original et presque illisible. « *Fail better* », disait Beckett, et c'est ce que Jean Basile est parvenu à faire jusqu'à la fin de sa vie. Il faut savoir gré à Robert Lévesque, et surtout à Christian Allègre, exécuteur testamentaire de Jean Basile, de nous permettre de lire ces pages, même inachevées, même émaillées de fautes, même ratées. ■

ME DÉSHABILLER N'A JAMAIS ÉTÉ UNE TÂCHE FACILE
Jean Basile
Fides, 2016, 780 p.

LA JUMENT DES MONGOLS
Jean Basile
Préface de Marie-Claire Blais
Fides, coll. « Biblio-Fides », 2016, 219 p.



Le nouveau François Blais

Une fillette, Clémentine Lacombe, disparaît après être entrée dans les toilettes familiales du centre commercial Les Rivières, à Trois-Rivières.

Qui, parmi les personnes présentes ce matin-là, est responsable de son enlèvement?

Le mystère demeure entier jusqu'à ce qu'interviennent un auteur solitaire et... un fantôme!

Les Rivières suivi de Les montagnes
L'instant même
196 pages, 22,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com